

XVII

NIEUWERKERKE

I

Ce fut plus qu'un gentilhomme du monde des arts, un curieux ou un dilettante : ce fut un véritable artiste. Son air de grand seigneur lui nuisait, bien qu'au fond il fût bon prince et bon diable, et qu'il se laissât aller à toutes les fantaisies, à toutes les audaces, à toutes les envolées. Sans trop le vouloir, il fut toujours du coin des femmes, parce que les femmes des Champs-Élysées, comme celles du faubourg Saint-Germain, l'emprisonnaient

dans leurs coquetteries. C'est qu'il était beau entre les beaux, lui qui ne fit jamais le beau, mais qui ne dédaignait pas les privilèges que la nature lui avait donnés. Quand il entra dans un salon, il semblait que toute la lumière rayonnât de sa personne. Ah ! celui-là aurait bien joué le Roi-Soleil, sans la perruque infolio. Il avait des cheveux noirs, mais, comme les bruns du Nord, la blancheur aristocratique de sa carnation éclatait. Avec cela des yeux d'enfer, ayant le bleu miroitant des lacs d'Italie. Des dents gourmandes, des mains royales, des pieds qui ne semblaient pas de taille à porter son corps. Les railleurs disaient : « C'est un cent-garde descendu des Tuileries, » ce qui ne l'offensait pas. Mais il y avait cette différence que Nieuwerkerke renfermait une intelligence d'élite, toujours avivée par les flammes de l'art. Les nabots de la sculpture lui voulaient nier de savoir toucher le marbre en lui donnant la vie ; mais il leur a répondu par des œuvres de maître.

Il était impossible de trouver un meilleur surintendant des beaux-arts. Il semblait qu'il succédât sans interrègne au marquis de Marigny. Très clairvoyant et très généreux, on pourrait citer de lui de beaux traits de charité ; plus d'une fois, quand l'argent manquait pour une commande à un artiste pauvre, il y allait de sa bourse. Mais nul ne le savait, tant il faisait bien les choses. Et, certes, il ne s'était pas enrichi à gouverner les beaux-arts. S'il avait quelque fortune, c'était grâce à sa collection d'armes qu'il vendit dix fois ce qu'elle lui avait coûté ; il gagna aussi quelques poignées d'or en vendant avec une plus-value de plus de moitié son petit hôtel du parc Monceau. Ainsi vont les choses de ce monde. Il avait bâti cet hôtel pour s'y réfugier le cas échéant. Mais, après la révolution, qui lui prit son titre de sénateur et de surintendant, il jugea que sa personnalité n'avait plus ses grands droits de cité en France. Surintendant et sénateur, il allait de pair à compagnon avec les

hommes d'État. On pouvait dire même qu'il était plus qu'un ministre. Il ne voulut pas être humilié par les nouveaux venus qui, certes, n'étaient pas à sa hauteur. C'était d'une noble fierté. Voilà pourquoi il s'exila en Italie, à la villa Cattajola, tout près de Lucques, non loin de Florence, dont il adorait les chefs-d'œuvre, vivant dans le souvenir de ses amis. C'est là que je devais le revoir cet hiver. Me permettra-t-on de donner ici une de ses dernières lettres pour prouver notre amitié, qui datait de 1844 :

« Mon cher Houssaye,

» J'ai lu, de la première à la dernière ligne, vos *Confessions, souvenir d'un demi-siècle*. C'est tout ce qu'il y a de plus amusant, de plus spirituel, de plus intéressant. Étant votre contemporain, j'ai connu la plupart des gens et vu une grande partie des choses dont vous parlez.

» Je crois bien que vous avez, quelquefois,

suppléé par votre esprit à celui des autres. Mais il me semble que tout y est aussi vrai que possible. Il m'eût été agréable de continuer à retrouver, dans quatre autres volumes faisant suite aux quatre premiers, le plaisir que j'ai éprouvé.

» Vous m'avez fait revivre au milieu de personnes que j'ai, ou connues, ou aimées, et m'avez rajeuni de ces cinquante années que vous avez si bien racontées.

» Vous êtes souvent malin sans être jamais méchant, ce qui est bien rare quand on passe tant de gens et tant de choses en revue. Merci donc, pour le plaisir que je vous dois, et croyez toujours à ma vieille amitié.

» NIEUWERKERKE. »

## II

Le malheur des hommes du pouvoir et des grands de ce monde, c'est de n'être pas aimés

par les gavroches de la littérature et des arts. Nieuwerkerke grand seigneur nuisait à Nieuwerkerke artiste. J'ai vu ceci : un critique à l'exposition de 1855 regarde un buste de femme. « Voilà un beau marbre, » dit-il. Mais, tout à coup, voyant le nom de Nieuwerkerke : « Oh ! la, la ! c'est de Nieuwerkerke ! » — C'est dans cet esprit-là que MM. les jurés lui firent l'aumône d'une troisième médaille. Les journalistes et les biographes ne lui furent pas moins amers, ne lui pardonnant ni son titre de comte, ni son titre de surintendant. Ces messieurs trouvaient étrange que ce Hollandais — lui qui était bien Français — se trouvât ainsi habiter le Louvre comme un roi de France, et, pourtant, Dieu sait s'il les accueillait en bon camarade ! Les ambassadeurs et les ministres n'étaient pas reçus par un meilleur sourire.

On lui reprochait tout. D'une part, on disait qu'il prenait un sculpteur pour faire ses bustes et, d'autre part, on disait que ses bustes

étaient mauvais, ce qui n'était pas logique, car il avait bien assez d'esprit, s'il ne faisait pas ses bustes lui-même, pour les donner à faire à un sculpteur de talent.

## III

On lui reprochait aussi son nom étranger, disant que puisque sa grand'mère était bien connue à Paris sous le nom de comtesse de Neuvéglise, il avait tort d'avoir retraduit son nom en hollandais.

Quand Nieuwerkerke montra à l'Empereur le buste de l'Impératrice, qui n'était encore que comtesse de Téba, Napoléon III déclara bien haut que l'œuvre du très gracieux sculpteur serait le buste officiel de l'Impératrice. Ce buste est le portrait d'une belle fille plus encore que celui d'une souveraine : la couronne l'a surprise. C'est la comtesse de Téba

que Nieuwerkerke avait voulu faire : c'est l'Impératrice qui sortit de ses mains. On a fait bien des bustes de l'Impératrice, mais le ciseau n'a plus été qu'un courtisan dans les mains des sculpteurs. Nieuwerkerke était de la Cour, mais il n'était pas courtisan, surtout en face du marbre. Il a sculpté d'autres bustes charmants avec le sentiment de la vérité, tout en donnant à la figure cette lumière idéale qui est la vie du marbre.

## IV

Nieuwerkerke me conta ainsi l'histoire de sa statue de Guillaume le Taciturne. La duchesse de Gramont, chez qui nous nous sommes souvent rencontrés avec d'Orsay et Guiche, lui dit un jour : « Vous ne savez pas, mon cher Nieuwerkerke, à qui j'ai rêvé cette nuit ? — Ma chère duchesse, je n'oserais pas dire que c'est

à moi. — Vous pouvez le dire. Hier j'ai reçu une lettre du roi de Hollande, où il me parlait de Guillaume le Taciturne. Cette nuit, cette figure légendaire m'a frappée dans mon sommeil ; il passait à cheval devant moi et s'arrêtait pour me saluer. Tout à coup, le cheval et l'homme se changèrent en statue équestre. Or, la statue était de vous, vous y mettiez le dernier coup de pouce. »

Nieuwerkerke remercia la duchesse de faire un rêve où il était si bien en scène. Elle lui dit : « Pourquoi ne feriez-vous pas cette œuvre-là ? — Parce que je ne suis pas un grand sculpteur. — Qui sait ! c'est l'œuvre qui fait l'artiste. »

Rentré dans son atelier, Nieuwerkerke se mit à faire une maquette réussie à ce point que Marochetti, son maître, lui dit qu'on ne pouvait pas mieux travailler en Italie ni en France.

Et voilà Nieuwerkerke parti pour La Haye. Il présente sa maquette au Roi, qui en est

ravi, et dit au sculpteur : Eh bien ! mon cher comte, je vous commande la statue en marbre ou en bronze. »

Je demandai un jour à Nieuwerkerke pourquoi il n'avait pas sculpté son buste, lui qui avait la tête fière et souriante des artistes de la Renaissance.

— Mon cher ami, me dit-il, la première année de mon mariage, j'ai fait un buste de moi, et je crois qu'il était crânement enlevé dans le vrai caractère de ma figure. Quand il fut coulé en plâtre pour le donner au praticien qui devait le sculpter en marbre, je pris ma femme par le bras et je la conduisis à mon atelier : « Oh ! le beau buste ! » s'écria-t-elle en entrant. Elle s'approcha du plâtre et murmura en me regardant : « Qui est-ce ? » Je n'avais qu'une réponse à faire, je fis sauter le plâtre en vingt morceaux.

## V

J'ai dit déjà : Académus fonda la première académie dans son jardin ; Conrart fonda l'Académie française dans sa chambre à coucher ; le comte de Nieuwerkerke fonda une Académie universelle dans le palais du Louvre. C'était en 1855, quand il fut nommé directeur des musées et qu'il prit pied au milieu des chefs-d'œuvre. Qui ne se rappelle ses merveilleux vendredis, qui ont fait dire à l'Empereur : « La Cour n'est pas aux Tuileries, elle est au Louvre. » En effet, toutes les gloires modernes irradiaient en ces fêtes de l'intelligence, illustrées par les chefs-d'œuvre des grands maîtres de l'art. « Mais cela manque de femmes, disait Nieuwerkerke à l'Empereur. — Mon cher Nieuwerkerke,

ne vous plaignez pas ; les femmes en peinture de Raphaël, de Titien et de La Tour, c'est de l'idéal. »

Et, cependant, il venait une seule femme au Louvre : mademoiselle Rachel. Mais, disait Nieuwerkerke, ce n'était pas une femme, c'était une déesse de l'Olympe.

Je ne saurais m'eux peindre Nieuwerkerke surintendant des beaux-arts que par cette belle action :

Un matin, je me rencontrai chez Alfred de Musset, déjà bien malade, avec l'odieux Viel-Castel. Le poète nous dit que son plus grand regret, avant de mourir, était de ne pas revoir ses amis, Raphaël, Giorgione et Léonard de Vinci. Il nous était difficile de lui amener ces amis-là.

— Vous devriez bien, lui dis-je, venir les voir aux flambeaux, car Nieuwerkerke vous invitera, si vous le voulez, à une de ces fêtes éblouissantes qu'il donne, la nuit, aux souverains « de passage à Paris ».

— Ce serait mon rêve, dit de Musset en s'animant ; mais je voudrais être seul.

— Rien que cela ! C'est à peu près comme si je demandais au directeur de l'Opéra de me donner une représentation à moi tout seul.

— Pourquoi non ? reprit de Musset, qui n'aimait pas qu'on jetât une pierre sous ses pieds.

Le lendemain — Viel-Castel ne l'espérait pas, mais je n'en fus pas surpris — Nieuwerkerke envoya une très gracieuse invitation à Alfred de Musset pour visiter le Louvre aux flambeaux. Ce ne fut pas tout : il vint le prendre chez lui. Quand le poète fut arrivé au Louvre, celui qui devait être bientôt surintendant des beaux-arts dit à Musset :

— Mon cher de Musset, si vous voulez être seul à côté des maîtres que vous aimez, j'irai vous attendre dans mon cabinet, avec Housaye et Viel-Castel, qui ne sont venus que pour souper avec nous.

— Eh bien, oui, dit Alfred de Musset, en

serrant les mains de Nieuwerkerke, j'irai tout à l'heure vous remercier de tant de bonne grâce. Mais si vous restiez là, je serais avec vous, et non pas avec Raphaël ou Vinci.

Que se passa-t-il dans cette dernière effusion du poète vers les grands maîtres ? Je n'ai jamais pensé sans être ému à cet éloquent adieu aux chefs-d'œuvre du musée du Louvre par un homme qui allait ne plus rien voir.

Alfred de Musset dit une dernière parole à la Joconde et à la Fornarina ; après quoi, pâle et les yeux humides, il s'en vint remercier Nieuwerkerke de son exquise bonté :

— On voit bien, mon cher Nieuwerkerke, que vous êtes né grand artiste et grand seigneur.

C'était la première fois qu'on traitait un poète en souverain. Aussi, chaque fois que je serrais la main de Nieuwerkerke, Alfred de Musset y était pour quelque chose.

## XVIII

## LES BELLES INCONNUES

## I

Alexandre Dumas, qui sera toujours un grand moqueur, dit aujourd'hui qu'il n'a pas reçu de lettres de « belles inconnues », ces insatiables qui veulent tourmenter tous les esprits, faute d'avoir tourmenté tous les cœurs. Dumas joue ainsi au Don Juan qui ne daigne pas se souvenir de ses victoires féminines d'antan.

Pour être plus près de la vérité, je vous